

Chapitre 5

Entracte

L'une des plus anciennes familles nobles du Frak'sion, la famille Ulcermi est connue pour ses spécialistes en armes courtes. Elle n'a aucun style de combat intrinsèque car elle a pour tradition de laisser ses membres trouver le style qui leur convient. Plus que tout autre guerrier d'élite, néanmoins, un Ulcermi aura tendance à se focaliser sur une vitesse d'exécution époustouflante qui ne laissera guère le loisir à l'adversaire de réagir pour sauver sa peau.

Les Ulcermi sont connus pour agir au mépris de certaines traditions nationales. Ainsi, nombre de seigneurs de ce clan ont choisi pour épouses des roturières sans prestige. Il est dit que le principal critère d'union, pour un Ulcermi, réside dans la taille des génitrices ; l'on pourra d'ailleurs constater que les membres de la famille mesurent en moyenne six pieds et deux pouces de haut, soit un pied et quatre pouces de moins que la moyenne Frak'sionnaire et dix pouces sous la moyenne des guerriers d'élite.

Les Ulcermi descendent, dit-on, du dernier guerrier elfe du Frak'sion ; c'est ainsi que l'on explique que tous, sans exception, possèdent des yeux parfaitement monochromes. Au contraire de la croyance populaire, la vision qui en découle n'a rien de supérieur ; au contraire, le monde perçu par leurs yeux est flou et il est fréquent qu'ils confondent les couleurs. Pour assurer leur réussite malgré ce handicap, les Ulcermi fournissent un travail acharné.

Tout au long de l'histoire depuis leur ascension au statut de nobles, les Ulcermi ont été un clan de très grande influence politique, et la plupart de ses membres furent craints de la cour. Ceux qui démentirent ce fait furent souvent radiés de la famille. Cette dureté constitue l'un des facteurs essentiels du renforcement des Ulcermi au fil des âges.

La famille Ulcermi est, de plus, un clan fermé : isolée du peuple, mais aussi des autres maisons nobles. Elle partage une histoire de longues rivalités avec les Modetransz excentriques et les Nadawa spécialistes du combat à distance. Malgré tout, elle est une alliée de longue date des Skiluy aux armes d'hast et les Aniaj professionnels de l'infiltration.

Brève Histoire du glorieux Frak'sion, A. l. G.

Il était presque aussi grand qu'un Frak'sionnaire. Il était fluët, avait la peau mate, les yeux rouge sur bleu et la chevelure d'un brun foncé. Chacune de ses mains arborait sept doigts.

Namého Vlasquetupez, roi du Pañ, était un digne représentant de son peuple. Il regarda ses trois enfants adoptifs — deux fils, une fille — avec fierté. Le plus jeune, Sanquilo, pouvait passer pour son fils génétique. Seuls ses yeux, aux pupilles vertes sur fond de sclères plus roses qu'un mauvais bonbon, le distinguaient vraiment de lui.

Pour l'heure, toutefois, il incombait au souverain du Pañ de focaliser son attention sur un autre personnage, tout aussi important que ses héritiers. Un seigneur Frak'sionnaire.

Namého avait déjà reçu la visite d'un tel personnage, un Seigneur Conseiller venu lui faire part d'une guerre imminente et requérir — ou plutôt réclamer — le soutien Pañol dans un futur proche. Le discours, les arguments et toute l'entrevue étaient déjà décrites de cent manières dans les archives traitant des conflits précédents ; aussi tout s'était-il très vite passé.

Mais ce personnage rendait visite à Namého de son propre chef, dans un but à ce point inavouable qu'il avait décliné une identité factice — en confessant la supercherie — pour obtenir cette entrevue.

Intrigué, le monarque avait accepté. *Aliz'o*, réfléchissait-il en se rappelant le faux nom de son invité. *Connais-je quelque seigneur Frak'sionnaire susceptible d'adopter ce pseudonyme ?* Mais ce nom pouvait avoir été inventé de toutes pièces ; il décida donc de ne point s'appesantir sur ces considérations.

« Ta proposition est séduisante, homme, déclara-t-il lentement. Toutefois, je crains de n'avoir aucune raison de douter de la survivance du Frak'sion au conflit à venir.

— S'il y survit effectivement, rétorqua sereinement le noble guerrier, il importe peu que nous trouvions un terrain d'entente.

— Oh ? tu es donc assuré que je ne dénoncerai point tes manigances à ton souverain ?

— Je n'ai commis nul acte répréhensible, Votre Grâce. Je me contente d'assurer la stabilité occidentale dans le pire des cas. »

Le calme de cet homme, décida Namého, était surnaturel. C'était seul qu'il soumettait ses propositions au roi du Pañ et sous un faux nom. Il était donc clair que ses visées étaient criminelles et potentiellement défaites par la délation dont Namého le menaçait. Et pourtant, il ne laissait échapper aucun indice de tension.

« Pour le moment, acquiesça-t-il. Nonobstant, je subodore que tu vas me soumettre une requête moralement « répréhensible ». Pourquoi, sinon, serais-tu venu à moi ?

— Fort peu de choses en vérité : je désire seulement, d'une part, que vous convainquiez vos voisins de se rallier à notre cause si le pire devait arriver ; d'autre part, que vous transmettiez un ordre spécial à vos troupes.

— Un ordre spécial ?

— Le moment venu, si la défaite est inévitable, il nous faudra sauver autant de nos hommes que possible. Nous conviendrons donc d'un signal bien particulier qui signifiera aux combattants qu'il leur faut rompre les rangs et regagner leur foyer.

— En somme, tu désires que je donne un ordre de fuite ?

— Percevez-le plutôt comme une retraite stratégique. Les Frak'sionnaires poursuivront le combat ; ils serviront ainsi de distraction cependant que nos hommes sauveront leur peau pour assurer le futur de cette partie du monde. »

Namého prit un moment pour considérer ces paroles. Son visiteur s'exprimait posément et sans le moindre soupçon de doute dans la voix. Le peu de son visage qui était visible sous la capuche semblait exprimer la fermeté d'une décision. Il parlait de « nos hommes », disait vouloir « assurer le futur de cette partie du monde » et nommait son opération une « retraite stratégique », donc un geste sain, intelligent et salvateur.

Tout cela semblait bon... mais supposait que la victoire Maht Ryssielle épargnerait des hommes sur la ligne de front. Beaucoup d'hommes, même. Or Sheran Setnin, tout désireux qu'il fût de mener ses troupes et de se mêler aux combats, resterait indubitablement en sécurité derrière ses unités. Pour que les Sortilèges pussent l'atteindre, il leur faudrait donc écraser l'armée du Frak'sion et de leurs alliés.

Néanmoins, puisqu'il semble d'avis contraire, réfléchit Namého, cela signifie qu'il prévoit un assassinat.

La question qu'il devait se poser était par conséquent la suivante : pourquoi le seigneur « Aliz'o » semblait-il si convaincu que ce meurtre serait couronné de succès ? À n'en point douter, il y avait eu moult tentatives au cours de l'histoire, qu'elles fussent venues de traîtres ou de l'ennemi. La situation actuelle prouvait qu'elles avaient toutes, si non échoué, au moins eu des conséquences négligeables.

Aliz'o était-il un agent du Maht Rys ? un traître au Frak'sion ? ou un nouvel Arkion qui souhaitait unifier le monde sous son joug ?

Le souverain ne disposait d'aucune preuve, d'aucun indice pour étayer l'une ou l'autre de ces hypothèses. Il lui était donc impossible, pour le moment, d'entreprendre la moindre action justifiable contre son hôte ¹.

« Quand comptes-tu donner le signal ?

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, qu'il m'est impossible de répondre à cette question. Je m'efforce d'organiser les peuples dans l'optique où le Frak'sion tombera et non de prophétiser sa défaite effective. »

Il persiste à asséner son innocence à chaque occasion, observa le roi Pañol. Il s'était attendu à cette réponse. Tout le péril de l'entreprise venait de ce signal. Donné au mauvais moment, il pourrait déclencher l'ire d'un Frak'sion survivant et précipiter l'annihilation du Pañ sous le coup des représailles. Donné au bon moment, il sonnerait l'avènement du Pañ en tant que figure dominante d'un Occident sans Frak'sion.

« Tu comprendras à ton tour, Señor Aliz'o, que je ne puis accepter. Tu dis ne demander « que fort peu de choses », mais le péril auquel je serais exposé alors est bien trop grand, homme ! Laisse-moi te proposer autre chose : convaincs d'autres nations de rallier ta cause, et mes hommes obéiront à ton signal lorsqu'ils verront que beaucoup d'autres en font autant.

— C'est une suggestion raisonnable, votre Altesse ; néanmoins, je crains, si tous mes interlocuteurs se montrent aussi raisonnables que vous, que personne ne réagisse au signal.

— Cela, ami, signifie seulement que tu devras te montrer plus persuasif avec les suivants. »



1. Non qu'un monarque eût besoin d'un motif concret et avéré pour assaillir ceux dont il se méfiait mais Namého était pourvu d'un semblant de conscience qui le poussait, parfois, à agir avec honnêteté.

L'hiver avait chu sur le nord-est du Maht Rys et recouvrait Al'jebr de son embrassade amoureusement blanche.

Dans ce contexte, Kanpeki se sentait en sécurité. En effet, si les bandits avaient dédaigné de lui faire subir leur courroux jusqu'à ce moment-là, il semblait peu probable qu'ils déploient les efforts nécessaires alors que la neige et le froid enveloppaient sa mesure.

Elle éprouvait néanmoins un souci majeur : l'arrivée de cette saison froide — phénomène inconnu en sa contrée — avait amené la mort du potager qu'elle entretenait pour sa subsistance. Sans les sacs de riz qu'elle avait espéré obtenir des bandits, elle n'aurait bientôt plus rien pour se sustenter.

C'était dans ce but qu'elle avait procédé à plusieurs excursions vers la ville d'Al'jebr — et, plus précisément, la place du marché — mais, à chaque fois, son ochlophobie l'avait empêchée d'aller jusqu'au bout.

La traversée du désert, l'isolement au contact des bandits et la vie recluse dans cette bicoque de bois lui avaient fait oublier cette... maladie. Pourtant, quand elle tentait de se faire force pour avancer vers la foule des marchands et des clients, une peur panique irraisonnée s'emparait d'elle.

À la seule vue de tous ces gens dans un espace somme toute restreint, les symptômes de l'effroi — mains tremblantes, estomac contracté, jambes flageolantes, sensation de vide dans le torse, flot de pensée interrompu par une fixation sur l'objet de la peur — vainquaient son métabolisme et menaçaient de la jeter à terre si elle persistait dans son effort.

Ce jour-là était une telle journée. Protégée du froid par l'une de ses poisons, elle mirait de loin l'activité commerçante. Toute branlante de peur, elle tentait de se décider à faire un pas en avant. Impossible. Son esprit était bloqué, sa pensée en boucle sur « Allez, j'y vais. Allez, j'y vais. Allez, j'y vais. Allez, j'y vais. » et elle s'invectivait copieusement en raison de la sottise de cette réaction.

Quelques instants plus tard, démotivée par son incapacité à vaincre, elle s'adossa contre un mur et se laissa glisser. Puis, la tête appuyée contre les genoux, elle prit la résolution de réfléchir de façon logique à sa condition psychologique. *Ce n'est point Luktyr qui se laisserait dominer par des réactions irrationnelles*, se figura-t-elle avec amertume.

« Souffrez-vous de quelque mal, jeune demoiselle ? »

Un voix chevrotante. *Un vieillard*, songea la jeune religieuse sans relever la tête. *Un vénérable détenteur de la sagesse d'une vie ou un vieux conservateur qui aura oublié qu'il a été jeune jadis ?*

« Que voulez-vous ? » grogna-t-elle vaguement.

— Permettez-moi de vous retourner la question, rétorqua l'ancien. Je vous ai souvent aperçue depuis ma fenêtre, ces derniers jours, et je m'interroge quant à vos intentions. »

Cette déclaration choqua la Pôméenne. Elle ne s'était jamais attendue à ce que son comportement la rendit suspecte aux yeux d'autrui. Un sentiment de culpabilité s'insinua en elle, accompagné par un désir fiévreux de se justifier et de prouver son innocence.

« Je... je ne cherche... qu'à acheter de la nourriture ! balbutia-t-elle.

— Et qu'est-ce donc, ce qui vous en empêche ?

— Je... j'ai... peur. De... »

Honteuse et prise au dépourvu, elle fut incapable d'achever sa phrase. Comme elle s'était relevée sous le coup de sa surprise, elle désigna simplement la ville d'un ample mouvement du bras. Le visage du nouveau venu s'illumina sous le coup de la compréhension et de l'empathie.

« Ah, phobie sociale ? » diagnostiqua-t-il.

Son sourire était si large qu'il semblait couper sa tête en deux. De façon plus générale, les rides qui striaient son faciès étaient assez profondes pour donner l'impression que le crâne de cet homme avait, autrefois, été débité en petits morceaux et recomposé plus tard. C'était le visage le plus vieux que Kanpeki avait jamais vu.

« Et vous ne disposez d'aucun ami qui pourrait entreprendre cette tâche pour vous ? demandait cette peau parcheminée.

— Non, lui apprit Kanpeki. Je... je suis nouvelle dans la région. »

Elle se rendit compte qu'elle révélait trop d'informations à cet inconnu. *Luktyr l'aurait probablement renvoyé à l'heure qu'il est.* Mais son esprit était encore trop accaparé par son échec personnel pour se méfier d'un vieil homme. Surtout un vieil homme qui, manifestement, se méfiait d'elle.

« Bah ! reprenait le vieillard susdit. Je suis sûr que vous allez nouer de nombreuses amitiés. En attendant, enseignez-moi où vous résidez ; je vous apporterai ce qu'il vous faut.

— Je... non, il ne faut... »

Kanpeki se tut. Elle songea qu'un déni de sa part ne la rendrait que plus suspecte au regard de son interlocuteur. Elle accepta donc et, au cours du trajet, elle chercha désespérément un moyen de revenir sur sa parole sans aggraver son cas.

Mais il était trop tard.

En sortant de l'humble demeure de Kanpeki, plus tard cette même journée, le vieil homme n'éprouvait aucune satisfaction. Avec deux mille ans de pratique et une surveillance presque constante, il lui avait été facile d'aborder la jeune fille au moment où elle était, mentalement, la plus vulnérable. Lui faire croire qu'elle avait un comportement suspicieux l'avait placé, lui, au-dessus de tout soupçon dans l'esprit fragilisé de sa victime. Elle n'avait probablement songé à rien d'autre que cette accusation.

À dire vrai, il y avait eu si peu en commun entre la Pôméenne qui s'était farouchement dressée contre L'aggar et celle, moralement abattue, qui se recroquevillait contre un mur, qu'il en avait presque conçu de la culpabilité. Heureusement, elle semblait dotée d'une forte volonté et avait presque recouvré tout son aplomb. En sus, le vieillard ne souhaitait que la surveiller de près et lui soutirer des informations à son insu ; rien donc qui pût nuire à quiconque. Il avait la conscience tranquille.

Tout ce qui lui restait à faire était de s'insérer auprès d'elle de plus en plus fréquemment, à l'occasion de repas partagés et de services rendus. Bientôt, elle se serait tant habituée à sa compagnie qu'il pourrait demeurer auprès d'elle sans être questionné sur ses raisons. Alors il serait aux premières loges pour le retour de Luktyr.

Pour l'heure, toutefois, l'humble ancêtre avait recouvré sa faux immense et jouait son rôle de paysan. Lorsque le soleil se coucha, il jeta quelques œillades alentours puis partit en direction du centre de la ville d'Al'jebr, vers les hôtels diplomatiques.

Il avait un Mage à capturer.



Mathyrnecyl Kren'u'de Zomire se sentait presque redevenue elle-même. Bien qu'elle sentît qu'un reliquat de l'amertume qui l'avait imprégnée pendant sa solitude demeurait en elle, elle avait recouvré sa curiosité, son allant et son altruisme. Après quelques mois, il lui sembla que sa renommée avait quelque peu changé : les regards que les autres étudiants dardaient sur elle n'avaient plus guère leur aspect craintif.

Le seul élément qui retenait encore un vague cynisme dans sa psyché était indépendant de sa volonté : il s'agissait de la morosité de la vie au Conservatoire. Les cours étaient assez ardues pour convaincre même les plus indolents à user de leur temps libre pour étudier.

Ceux qui prenaient des pauses pour sortir ou se réunir étaient étroitement surveillés par les diverses créatures magiques qui assuraient la sécurité du Conservatoire. N'étant eux-mêmes que novices trop conscients des limites de leur savoir, rares étaient ceux qui pensaient pouvoir braver les interdits ou donner dans les excès de luxure sans en subir les conséquences.

Ainsi, après... quoi ? huit ans — soit quatre modestes mois dans son monde d'origine —, Mathy n'avait été témoin d'aucun événement qui lui semblât digne d'être mémorisé.

Jusqu'à l'annonce de l'examen.

L'examen, leur avait-on dit, se présenterait sous la forme d'une mise en situation réelle. Une jungle serait créée par les enseignants ; elle serait peuplée d'animaux dangereux, d'indigènes hostiles, placée sous une pluie torrentielle et animée par des sons inquiétants.

Chaque duo d'étudiants aurait le même objectif : sortir de la jungle et empêcher les autres d'en faire autant. Les compétences des élèves seraient évaluées de sorte à adapter la vitesse d'enseignement aux différents niveaux qu'ils exhiberaient.

Bien que l'examen eût été annoncé avec près de dix ans d'avance, cette annonce avait empli le corps étudiant d'une tension effervescente et déraisonnable. Les jeunes gens se retrouvaient dans les couloirs et les cantines pour deviser de leurs craintes et de leur confiance. Certains se lançaient des défis. L'un d'eux concerna d'ailleurs Ladomnephys.

Cela se produisit le jour où Mathy présentait son colocataire à Kal'ité Etoryl, qui remplaçait Lutt dans le rôle de sa meilleure amie. Kal'ité était une jeune blonde aux yeux verts, fine et aux formes modestes. Réservee et peu expressive, elle faisait néanmoins preuve d'un côté attentionné tout en discrétion.

La famille Etoryl dont elle était issue partageait des liens amicaux de longue date avec les Kren'u'de Zomire : ce n'était donc point seulement Mathy, mais ses géniteurs également, qui s'entendrait avec elle.

Elle présentait donc Ladomnephys à cette jeune personne sous un jour aussi avenant que possible — exercice ardu ! — lorsqu'un autre individu s'immisça dans leur conversation avec la même aisance et la même grâce qu'un enfant en bas âge qui voudrait introduire le cube dans le trou réservé à la pyramide.

« Je suis Sûpo Shû, déclara le nouveau venu avec pompe, fils de Shuo Shû, et je viens défier Ladomnephys Ulcerigo Cerminéfic Thas en duel. Je prononce bien ? »

Shuo Shû jouissait d'une renommée mondiale en tant que seul homme à avoir réussi à s'échapper du Lao Ord après l'accession au pouvoir du tyran Lao Ord². Sûpo tirait de cet héritage un orgueil immense et une confiance en soi inébranlable qui, peut-être, l'avaient aidé à se hisser parmi la crème étudiante.

Ladomnephys répondit à Supô en ce terme :

« Non. »

La vision de ces deux-là face à face sembla comique à Mathy. De son héritage Ordin, Supô n'avait conservé que l'absence de nez, la peau pêche et la petite taille. Il était plus près de terre que ne l'était Mathy, elle-même dépassée par son colocataire d'une bonne tête. Elle salua néanmoins le sang froid du défiant : il soutenait le regard de l'autre presque sans signe de trouble.

« Non à quoi ? voulut savoir le petit teigneux. Au défi ?

— Il n'y avait qu'une seule question. Une question de prononciation.

— Ah, euh... oui, en effet. Et pour ce duel ?

— Plus tard.

— Quand ?

— Quand il y aura une raison valide de se battre.

— Mais il y a beaucoup de raisons valides ! Prouver que tu mérites ta renommée d'élève doué, éviter de passer pour un couard en refusant, affiner tes compétences contre quelqu'un de haut niveau... »

Un silence naquit entre les deux rivaux. Une naissance discrète, digne d'un silence. Il mourut, hélas, en bas âge à cause de l'impatience de Supô :

« Si tu refuses ce combat, gronda-t-il en pointant un index courroucé sur son interlocuteur, je t'attaquerai pour t'y forcer ! Je te donne cinq minutes pour te préparer. Nous commencerons dès que tu seras prêt. »

Ladomnephys ne disait toujours rien. Il avança lentement vers Supô, posa sa main sur l'épaule adverse comme pour l'écarter de son chemin et dit :

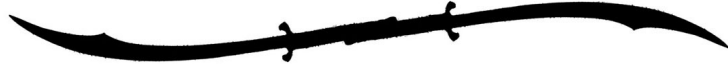
« Je suis toujours prêt. »

Quelques secondes plus tard, Mathy et Kal'ité suivaient Ladomnephys sur le chemin du retour, abandonnant un Supô qui avait perdu conscience des suites d'une décharge électrique malencontreuse.

Quelques jours plus tard, Kal'ité Etoryl remportait un duel contre Lutt Erq'in, — fille prodige de la famille Demaki Dunor et jadis meilleure amie de Mathy — par une méthode étrangement similaire.

2. Pour le lecteur qui s'interrogerait, la capitale du Lao Ord est Lao Ord, sa monnaie est le lao, sa langue l'ordin et sa devise « Pour Lao Ord ! ».

Quelques semaines plus tard, des centaines de duels avaient été lancés à travers tout le Conservatoire.



Plus d'un mois avait passé depuis la victoire de Morgrim sur Sovtaj Garathor et pourtant sa blessure le faisait toujours souffrir. Ce fait, aussi bien que son refus de laisser le seigneur Aniaj ou sa fille prendre sa place dans le duel provoqué par sa sœur, était de notoriété publique.

Le seigneur Meryt Cheladar voyait ce point d'un bon œil. Il eût semblé extrêmement indigne, pendant la convalescence du vainqueur, de s'attaquer à la famille Ulcermi. Cette considération avait freiné les machinations des nobles belligérants pendant un mois et laissé l'opportunité à Meryt d'avancer grandement ses plans contre l'Empereur.

Assis à une excellente place de la grande Arène de Krosoft, non loin de l'Empereur lui-même, le seigneur intrigant ressassa les événements récents dans l'attente du combat imminent. En ce moment-même, les Baraton et les Hyel conduisaient une cérémonie pour la promesse de mariage de leurs enfants.

Les Ulcermi, impliqués dans le duel qu'il allait observer, ne pourraient profiter de l'occasion pour mener quelque négociation d'alliance. Il en allait de même pour les Modetransz, l'une des dames Nadawa et le seul Yaq de la ville. L'autre dame Nadawa et le seigneur Aniaj étaient présents dans le public, ici, dans l'arène. Des deux camps, seuls les Hyel — alliés des Ulcermi — seraient donc présents pendant la cérémonie, ce qui laisserait tout le loisir à Epikur Garathor, sa principale alliée dépêchée sur les lieux, de rallier l'une des familles — voire les deux — à leur propre camp.

Mieux encore : il savait de source sûre que les Skiluy — alliés des Ulcermi sans présence à Klyd — et les Nadawa de Viet s'étaient disputés... violemment. Taxapa Nadawa, l'épouse du seigneur Skiluy là-bas, avait été prise entre deux feux et péri. Bien qu'il n'y eût que cette seule perte³, elle affaiblissait les deux familles, les plongeait toutes deux dans le deuil et amoindissait leur prestige et leur crédibilité.

Cerise sur le gâteau, le vieux Varanyr avait tenu promesse et légué sa place à son fils, beaucoup plus coopératif, et il était parvenu à réunir les Montad⁴ de Qanthor sous sa bannière. Ils étaient certes peu nombreux ; toutef...

3. Chez les nobles, s'entend. Qui se soucie des serviteurs ?

4. C'est à ce genre de mémoire que l'on identifie le politicien. Qui d'autre retiendrait pareille liste de noms indigestes ?

« Que le combat commence ! » tonna la voix de l'Empereur.

Et à ce signal, les combattants apparurent dans l'arène de Krosoft.

D'un côté, Syclett Modetransz s'avancait sous le poids d'une lourde armure d'un rouge éclatant. Il était suivi de son frère Maarch en cotte de mailles d'argent, de son épouse Xatéjie Nadawa, en armure de cuir bouilli, et du seigneur Yaq, Ammon de son prénom, vêtu à l'instar de cette dernière.

De l'autre, Draun Ulcermi, dans une tenue de combat en tissu renforcé d'un blanc immaculé, Morgrim Ulcermi, recouvert d'une protection de cuir d'apparence quelconque, et Heurys Tikk, dont la défense se résumait à quelques lanières de cuir moulantes aux endroits les plus sensibles.

L'avantage numérique était imposé du fait de l'énoncé originel du défi : Heurys, seule contre quatre. L'Empereur avait formellement interdit un combat aussi tristement déloyal mais avait condescendu à imposer malgré tout une différence. Cheladar supposait donc qu'Heurys serait confrontée à deux adversaires.

L'un d'eux serait probablement Ammon, réputé pour être l'un des trois meilleurs combattants parmi les trente à quarante ans. De plus, comme la querelle opposait fondamentalement Draun à Syclett, il semblait raisonnable de supposer que ces deux-là se combattraient l'un l'autre.

La manière de laquelle s'organiseraient les autres combattants dépendrait probablement du savoir qu'avait chaque camp des armes adverses. Les Ulcermi tenaient au secret et leurs armes étaient méconnues ; même Morgrim, qui avait pourtant révélé la sienne un mois plus tôt, avait su s'en servir de sorte à laisser le mystère planer.

Meryt misa sur un combat opposant Ammon et Maarch à Heurys. D'une part, cela laisserait un véritable Modetransz laver l'insulte faite par cette dernière à leur famille ; d'autre part, il savait qu'Ammon et Maarch combattaient tous deux à distance, ce qui constituerait un avantage essentiel contre une femme assez confiante pour défier à elle seule quatre guerriers d'élite.

La suite lui donna tort.

Heurys, trépignante d'impatience, fut la première à se lancer. Elle était fortement contrariée : de quel droit l'Empereur lui interdisait-il le combat qu'elle avait réclamé ? De quel droit lui imposait-il l'assistance de ses frères ? Pire : le monarque avait interdit que mourussent les Seigneurs Conseillers. Ainsi, elle et Morgrim pouvaient périr alors que, en face, seul Maarch Modetransz y était exposé.

La frustration engendra la colère ; la colère engendra la haine ; la haine engendra le désir bouillonnant de faire des victimes. Lorsqu'elle se mit en mouvement avec Ammon Yaq pour cible, la foule l'acclama. Sa cible invoqua son arme : une fronde. Morgrim ou Draun eussent probablement pu la renseigner sur les pouvoirs de cet outil mais elle avait refusé toute information. La surprise était beaucoup plus excitante.

Elle comprit très vite que l'objet apparemment anodin avait la capacité de générer des projectiles de toute nature : boules de feu, de glace, de foudre et même d'acide, lui sembla-t-il. Bien qu'Heurys eût l'habitude de combattre sans sa lame personnelle, elle n'était point sotte jusqu'à se croire capable d'esquiver une pareille douche. Elle invoqua donc *Ipotayse*, son scramasaxe⁵ démoniaque, et eut un sourire sauvage lorsqu'Ammon comprit avec horreur quel en était le pouvoir.

Quand Heurys avait commencé à courir, Morgrim avait senti toute la colère de sa sœur et en savait parfaitement la raison. Il se demanda vaguement quelle part d'arrogance il y avait eu dans sa bravade, puis il s'intéressa intensément à son propre opposant : Maarch Modetransz.

Dans son esprit, cela ne faisait aucun doute. Maarch étant le seul susceptible de perdre la vie au cours de ce duel, il serait certainement opposé à Morgrim qui, en plus d'être le moins dangereux des trois Ulcermi, était blessé de surcroît. Mieux : le peuple se réjouirait de voir les deux frères combattre deux frères. Une telle symbolique donnait toujours l'impression aux badauds qu'un grandiose événement prenait place sous leurs yeux ébaubis. Ce duel, il était bon de s'en souvenir, servait autant à régler un différend sous la tutelle du Dieu de la Guerre que de réunir les foules sous la férule de Sheran Setnin en vue de la guerre imminente.

Son intuition se confirma quelques instants plus tard lorsqu'Ammon, consterné par la riposte d'Heurys, se vit infliger la première blessure de cette altercation. Un combattant de son rang n'aurait jamais dû être surpris de la sorte. Cela posé, son adversaire avait acquis la réputation de toujours combattre sans son arme. Qu'elle l'eût invoquée si vite pour contrer l'assaut de façon si absolue... il y avait de quoi se figer d'étonnement. L'intervention de Xatéjé, par ailleurs, ne sembla guère inquiéter Heurys.

5. Une arme blanche semi-courte d'intéressante facture : l'un des côtés de la lame n'en est qu'à moitié affûtée, elle ne comporte point de garde. Une arme qui allait donc droit à l'essentiel.

Mais l'heure des réflexions était dépassée : Maarch avait invoqué son fameux espadon géant et courait vers lui. Cette arme maudite de presque vingt pieds de long était aussi légère qu'une plume, ce qui conférait à Maarch l'avantage de la portée et à Morgrim l'avantage de pouvoir sans crainte s'approcher de l'ennemi. Une arme aussi légère, maniée de loin, ne pourrait lui causer aucun dommage lorsqu'il était sous l'effet de son stylet et, une fois assez proche de Maarch pour frapper, elle serait trop longue pour l'atteindre.

Morgrim était confiant. Peut-être même un peu trop.

Draun était soucieux. Non pour Heurys — il était convaincu qu'elle l'emporterait — mais pour Morgrim, dont la victoire semblait trop évidente, et pour la durée de son propre combat : il avait espéré en finir vite mais Syclett avait revêtu une armure qui contraignait son style de combat. Au fond, peu importait. Toute armure comportait des défauts et ce harnois, bien que probablement magique, semblait d'une facture traditionnelle.

D'un geste théâtral, Draun amena sa main droite sur son épaule gauche, agrippa sa cape⁶, tira d'un coup sec pour la retirer de ses épaules et ouït avec satisfaction le petit cri de surprise de Modetransz. Son geste avait servi à dissimuler sa première attaque, à savoir la projection d'une petite dague en direction de l'aisselle droite de l'adversaire, là où les différentes parties de l'armure laissaient un interstice exploitable. L'effet de surprise passé, Draun ne pourrait plus atteindre son rival à distance. Avec un stylet en main gauche et une miséricorde⁷ en main droite, il s'élança donc vers le combat.

Son premier coup, direct et sans fioritures, fut paré d'un avant-bras ganté. Ayant prévu la manœuvre, il tenta de perforer l'obstacle avec sa seconde lame. La bras se retira en accompagnant une rotation du bassin qui projetait l'autre poing de Modetransz vers le visage de Draun. Esquive par accroupissement. Estoc au ventre, taille vers la jambe droite ; esquive, parade. Lancer d'une lame à bout portant ; déviation, estoc, parade.

Sur un nouveau coup de poing de Modetransz, Draun fit un bond en arrière, puis un autre. Pendant ce mouvement, en rapide succession, il projeta sa seconde lame ; elle fut suivie de deux poignards, trois dagues, deux stylets, trois miséricordes, deux kukris, un scramasaxe, trois kunaï, un kriss et six couteaux de cuisine. Tous rebondirent sur une partie où l'autre de l'armure brillante de son ennemi et se plantèrent dans le sable de l'arène.

6. Draun était un fervent partisan des capes. Cela impressionne les badauds.

7. Une autre des rares armes efficaces contre les armures de plates.

Comme prévu, Syclett fut assez surpris par cette averse pour observer ses alentours et constater qu'elles semblaient toutes bien réelles. Cette inattention, si ponctuelle qu'elle fût, constituait une faute impardonnable chez un combattant de son calibre et Draun fut prompt à l'exploiter : il bondit en avant et balaya l'air de sa main vide... un instant auparavant. Un mince lambeau de peau fut prélevé du visage de l'homme en armure.

« Belle réaction, » railla l'agresseur.

Pour toute réponse, Syclett produisit un grognement incohérent. Il avait échappé de peu au sectionnement de tous les tissus organiques entre ses deux mâchoires et se rendait compte, plus que jamais, que Draun Ulcermi constituait un adversaire de poids.

« Il semble que vous puissiez produire des armes à volonté, observa-t-il.

— C'est ce qu'il semble, en effet. »

Modetransz fronça les sourcils. Que diable signifiait cette réponse ? *Soit il prétend être lié à toutes ces armes, ce qui supposerait qu'il s'est souvenu de toutes les formules d'invocation assez rapidement pour les projeter toutes en rapide succession, soit qu'il s'agit d'objets auxquels il a donné une forme d'arme. Mais alors quel est leur but ? Soit il entend me faire douter.*

Il manquait de temps pour y réfléchir : Draun s'avavançait sur lui derechef et abattit ses deux bras. L'assailli avança ses deux mains pour bloquer le mouvement ; il ne parvint, de la gauche, qu'à saisir la lame adverse. Peu lui importa : ayant momentanément bloqué l'acier ennemi, il fit appel à la capacité de son armure.

Un second Modetransz apparut derrière le plus âgé des deux hommes. Ce dernier, en digne guerrier d'élite qui pouvait légitimement donner des leçons à ses pairs, ne trahit aucune surprise et réagit avec la vitesse de l'éclair : il lâcha le stylet qu'il tenait en main droite — celui-là même que son opposant avait immobilisé — et projeta cette main dans son dos tout en invoquant une nouvelle lame.

Le nouveau Modetransz, prit de court par cette prompte contre-offensive, opéra une esquive hasardeuse qui le rendit incapable de porter son assaut. Draun lança ses lames au court d'un bond rotatoire qui l'éloigna de son rival dédoublé et atterrit juste à temps pour esquiver le poing d'un troisième clone.

Il crocha le pied de ce dernier cependant que le second arrivait sur lui, et roula sur le côté pour éviter un pied droit. En se relevant il para un direct de son bras gauche et pourfendit un torse en armure rouge de sa main droite nouvellement armée. Il était persuadé que ce clone-là était l'original ; pourtant, il se dissipa dans un petit nuage de fumée avec un « plop » misérable.

Déçu mais non déconcentré, il fit volte-face pour projeter une volée de lames diverses sur les deux Modetransz rescapés. Tous deux s'approchèrent en esquivant les projectiles ou en les parant de leurs bras gantelés et Draun se trouva bientôt pris entre les deux. Ce dernier sentit la frustration monter en lui en songeant qu'il allait être contraint d'user du véritable pouvoir de son arme.

Puis un long cri naquit du côté septentrional de l'arène.

Occasion inespérée : un pareil cri ne manquerait guère d'attirer l'attention des foules. Il accomplit donc ce qu'il avait rechigné à faire un instant auparavant, convaincu que seul Modetransz était susceptible d'observer le phénomène. Il occit un nouvel adversaire, puis s'interrompt en constatant que l'atmosphère avait subi quelque altération.

À la réflexion, il se figura que le son qu'il avait ouï recelait un aspect insolite. C'avait été un cri singulier et jamais entendu dans toute l'histoire des duels de Krosoft.

Ayant eu l'occasion d'entendre moult cris et hurlements au cours de sa vie, Draun compara cet éclat à tous ceux de même nature qu'il avait mémorisés... et perdit quelques parcelles de son calme coutumier.

Il jeta un œil rapide du côté où Heurys était supposément en train de combattre et constata, d'une part, qu'elle avait aisément soumis ses deux adversaires et, d'autre part, qu'elle y avait pris — et y prenait encore — beaucoup de plaisir. Beaucoup, beaucoup trop.

« Heurys ! la houspilla Draun. Il y a des mineurs dans l'assemblée !

— Et alors ? Tant que le narrateur s'abstient de lorgner par ici, tout va bien ! »

L'aîné des Ulcermi ignorait que répondre à une réplique aussi saugrenue.

« Draun ! vociféra Syclett à son adresse. Ce... ce spectacle indécent... indigne... infligé à mon épouse ! Je vous somme de la faire cesser dès cet instant !

— Jaloux du seigneur Yaq, Syclett ? rétorqua l'interpelé après un fugitif instant de réflexion.

— Comment a-t-elle pu les vaincre si vite et si totalement ? voulut savoir l'autre en ignorant son opposant goguenard.

— Heurys est une victime, » répondit Draun très sérieusement.

Syclett, empli soudain d'ire et d'indignation, fit mine de l'attaquer et fi de cet étrange commentaire. Draun, toujours sur ses gardes, n'eut aucun mal à s'en défendre.

« Cessez, sot ! lui intima Draun. Désirez-vous tant ajouter à la honte de votre camp ? »

De rage, le meneur des vaincus prit la fuite en direction de son épouse. De son épouse ou de son frère ? Dans le doute, Draun entreprit le suivre. Toutefois, lorsqu'il fut clair que la menace pesait sur Heurys et non Morgrim, il cessa sa course et se contenta d'avertir sa sœur.

Cette dernière s'avéra plus légèrement vêtue encore qu'au début des combats : elle affectionnait de se trouver dans le plus simple appareil⁸ lorsqu'elle infligeait ses ignominies favorites à ses victimes. Au fond, peu lui importait : lorsque Syclett fut bientôt à portée de frappe, elle se releva avec prestesse en abandonnant ses deux proies sans effets, essouffées et rampantes.

De son bras gauche, elle para l'assaut disgracieux et irréfléchi. Elle percuta l'agresseur de son côté droit et, profitant du mouvement de recul qu'elle venait d'imprimer à son adversaire, décocha un coup de pied latéral dans le torse armuré. La violence pure de cette action, combinée à l'équilibre précaire de Syclett — qui, l'instant précédent, courait à grande vitesse — déstabilisa tant l'homme ainsi percuté qu'il tituba sur près de six pieds avant de choir, enfin, sur le dos.

Il prit conscience qu'il se trouvait désormais aux pieds de Morgrim Ulcermi. Le combat entre Morgrim et Maarch demeurait dans une impasse depuis le début : Maarch avait finalement abandonné son espadon gargantuesque pour se rabattre sur une dague banale et se prouvait assez compétent pour tenir tête à un Morgrim souffreteux.

À l'arrivée de Syclett à ses pieds, ce dernier demeura de marbre. Il n'imagina jamais que le nouveau venu, sous le coup d'une passion immense, fût prêt à agir au mépris de toutes les règles. Ainsi, lorsqu'un poing droit se dirigea à grande vitesse vers son visage, ce ne fut que de justesse qu'il esquiva. À la seconde frappe, il attaqua l'arrière-bras de l'agresseur avec tant de force que son stylet empala le biceps.

Ce fut une erreur. Le beuglement de douleur de Modetransz s'accompagna d'un violent soubresaut du bras et Morgrim encaissa un coup terrible au visage. Tombé au sol, à demi-assommé et souffrant au niveau de ses côtes encore fragiles, il ne put rien pour échapper à la gigantesque lame de Maarch.

Un silence soudain s'abattit dans l'arène ; un silence si lourd et si consterné qu'on aurait cru se trouver dans des profondeurs sous-marines. Draun conservait la même pose que tantôt ; le coup qui avait jeté son frère au sol avait été trop brusque pour que même lui réagît.

8. Ce sont de pareils euphémismes qui permettent de rendre un ouvrage accessible à un plus large public que si l'on avait simplement écrit « nue ». Oups...

Les Modetransz prenaient lentement conscience de l'atrocité indigne et déloyale qu'ils venaient de commettre. Le public était subjugué par la vaste bassesse dont venait de faire preuve la crème de la société. Ammon et Xatéjie, découverts, suants et haletants, ne semblaient qu'à demi-conscients de ce qui se déroulait alentours. Heurys...

Heurys avait couru jusqu'à Maarch Modetransz et bondi sur lui. Elle enserra le corps et les bras de sa proie entre deux jambes puissantes et plaça ses mains sous le menton et à la base du cou puis les écarta avec violence, planta ses doigts dans la gorge exposée et déchira la peau et les chairs avec une sauvagerie qui fit détourner tous les regards.

Les cris de peur et d'agonie de sa victime déchirèrent le silence pendant quelques secondes, puis se turent comme il sombrait dans le mutisme éternel de la mort.



Lorsque Letruqq lui apprit que les marchands de la ville, sans exception, ignoraient la nature de l'ataku, Kanpeki se sentit imbibée d'un désarroi qui n'était point sans rappeler — peut-être — celui du lecteur à la lecture de cette phrase.

L'ataku était le nom que donnait le peuple Pôméen à une plante rouge et munie de feuilles coupantes. Rare en occident, l'ataku poussait abondamment dans certaines parts du Maht Rys et Kanpeki souhaitait en acquérir un stock raisonnable à des fins préventives.

Letruqq était le nom que se donnait le vieil homme qui lui avait offert son assistance près de trois semaines plus tôt. Jusqu'à ce moment fatal, elle n'avait à aucun moment réalisé à quel point elle comptait sur lui, désormais. Il avait démontré un vaste savoir multi-spécialisé en dévoilant de nombreuses astuces à notre Pôméenne préférée : grâce à lui, son potager résistait dans une certaine mesure aux tortures de l'hiver, les points structurels faibles de sa masure n'existaient plus, la sylve proche lui fournissait la faible quantité de viande que réclamait son organisme⁹ et — cerise sur le gâteau — les haïssables volatiles bicéphales à trois pattes qui avaient persisté à faire leur nid sur sa cheminée n'y viendraient plus.

9. Cent grammes de viande ou deux cents grammes de poisson nécessitent six mois pour être digérés par un organisme Pôméen. En quantité supérieure, ces aliments deviennent toxiques.

Hélas, le nom Maht Ryssiel de l'ataku différait vraisemblablement de celui qu'elle lui donnait et son vieil assistant ne pouvait cette fois lui offrir aucune aide. Il incombait donc à la jeune alchimiste d'abandonner son projet ou de rencontrer elle-même les commerçants. Après une féroce lutte interne contre ses phobies, au cours de laquelle Luktyr fut érigé cinquante-six fois en exemple à suivre, elle décida de se lancer.

Accompagnée de Letruqq, elle prit donc la direction de la place marchande d'Al'jebr. Tirée et poussée par Letruqq, elle y posa le pied. Soutenue par Letruqq pour éviter qu'elle ne fût trahie par ses jambes, elle y marcha.

Son cœur battait à tout rompre : déjà elle se demandait quelle sorte de potion réparerait les dommages internes. Elle ne regardait que ses pieds et leurs trois orteils ; elle se focalisa tant sur eux qu'elle songea même : *Ils seraient presque beaux s'ils tremblaient moins.*

Les soigneurs qui opéraient en ces lieux se rendirent compte de son état. Bien qu'elle gardât la tête basse, ceux-là lui proposèrent trois philtres, quatre sorts, deux onguents, une séance d'acupuncture et deux séances de psychiatrie. Les réponses qu'ils reçurent vinrent d'un visage qui ne mirait que le sol : si elle avait levé les yeux pour observer ses interlocuteurs, elle eût aperçu son environnement en périphérie de sa vision et été paralysée par la peur.

Elle faillit connaître un moment effroyable lorsqu'un hérisson, échappé d'un étal proche, courut entre ses jambes. Sacrifiant son équilibre pour laisser passer le petit animal qui courrait fiévreusement vers la liberté, elle manqua chuter. Elle s'imagina, chéant ¹⁰ sur le dos et voyant, au cours de ce mouvement, le paysage de cette place marchande défiler sous ses yeux. Un frisson parcourut son échine. Heureusement, elle put recouvrer son calme peu après, lorsqu'elle et Letruqq pénétrèrent dans une modeste boutique.

« Il n'y a ici que nous-mêmes et le marchand. » lui souffla l'ancien.

C'était vrai. Bien que l'échoppe fût de proportions réduites, elle apparut vaste aux sens de Kanpeki. Après une courte pause qui lui permit de prendre conscience que la peur l'avait vidée de ses forces, elle s'avança vers le tenancier des lieux avec assurance.

Hélas, il ne lui restait qu'un maigre échantillon et son fournisseur siégeait à l'autre bout de la ville.



10. Que l'auteur écrit avec un mépris goguenard à l'endroit de tous les ouvrages qui prétendent que le verbe « choir » n'a aucun participe présent.

« Au vu de son refus de reconnaître la défaite comme un digne guerrier, au vu de son mépris des règles fixées pour ce duel, au vu de l'acharnement à deux — deux membres de l'élite de ce pays — pour mettre à mort un homme blessé, au vu de sa réclamation — de façon injustifiable — de justice pour un « affront » qui n'était autre qu'une victoire loya-...

— Loyale ? Une victoire loyale, ce déchaînement répugnant de passions primitives, ces prémisses d'esclavage déviant ? Comment pouv-...

— **Au vu, enfin**, de son mépris manifeste pour le jugement impartial de ce conseil, il est solennellement décidé que Syclett Modetransz — Survivant du Labyrinthe, Anéantisiteur des six Bataillons, Duc de K Klyd, Haut Superviseur des Forces de Sécurité Impériales et Seigneur Conseiller à la cour de l'Empereur du Frak'sion — est tombé en disgrâce auprès de l'Empereur et du peuple.

Les biens et la fortune de sa famille dans la ville de Klyd seront légués à la famille Ulcermi en réparation du meurtre odieux et invraisemblable dont a été victime Morgrim Ulcermi — Franchisseur des Onze Étapes, Vainqueur des Neuf Jumeaux du nord et Général de la quinzième division.

Le titre et les privilèges de Seigneur Conseiller sont également confisqués et transmis au seigneur Haro'zilat Kaj'nalak — Champ-... oh, au diable cette litanie horripilante.

Ce titre récompense l'aide précieuse qu'il a apportée à l'Empereur dans les préparatifs de la guerre à venir — assistance qu'eussent dû fournir les Seigneurs Conseillers en exercice, ne se fussent-ils focalisés sur leurs querelles et leurs intérêts personnels au mépris du bien de l'empire du Frak'sion et de son peuple.

En sus de cette décision, nous nommons également Sylvon Ulcermi, de la ville d'Œil-Leurre, au poste de Général de la quinzième division en remplacement de feu Morgrim Ulcermi ; Penysh Modetransz, de la ville de Pitag, au poste de Général de la dix-neuvième division en remplacement de feu Maarch Modetransz et Assyr Hyttit, de la ville de Klyd, au poste de Général de la Sixième Division en remplacement de Haro'zilat Kaj'nalak, désormais Seigneur Conseiller.

Par ailleurs, en considération des prouesses guerrières dont a fait preuve Heurys Tikk, née Ulcermi... titres, titres... il est solennellement décidé de lui donner un accès extraordinaire aux Armureries numéros cinq, six, sept et huit à f-...

— Huit ? répéta quelqu'un sous le coup de l'incrédulité.

— Huit ? reprirent d'autres murmures consternés.

— **Et huit**, reprit le conseil, à fin de lui permettre d'ajouter une arme de son choix à son arsenal personnel. Considérant, néanmoins, la honteuse soumission qu'elle a infligée aux Seigneurs Conseillers Ammon Yaq et Xatéjie Modetransz, née Nadawa, et les agissements bestiaux dont elle a fait preuve en suite du trépas de Morgrim Ulcermi, il est également décidé de la destituer de son poste de Générale de la Quatrième Division et de nommer à sa place Vylénie Kaj'nalak, née Varanyr.

Sur ce, moi, Sheran Setnin — Champion de l'Arène du Courage, Vidangeur des Clans Rebelles, Protecteur de la Grande Porte nord, Duc d'E Klyd et Empereur du Frak'sion — je déclare cette séance levée et annonce au peuple que l'armée de l'empire, secrètement assemblée aux portes de la ville depuis six jours, marchera dans deux semaines vers le Maht Rys pour laver l'outrage que nous ont fait les Sortilèges voilà près de sept mois en prenant d'assaut Luktyr Ulcermi, le génie des quatre derniers siècles. »



« Grenyl ! Un événement épouvantable s'est déroulé à notre insu !

— Qikung¹¹ ? s'étonna le Maréchal sans se départir de son calme. Où ? Quand ? »

Le Haut Conjurateur Qikung Unya, chef de la famille Bassil Del'Abo en Al'jebr, portait le titre de Grand Maître des Expérimentations. Considérant l'affolement qui dégoulinait des yeux noisette de son visiteur, Grenyl s'attendit donc à apprendre qu'un laboratoire important avait subi une attaque, un pillage ou toute autre catastrophe similaire.

« Un laboratoire de classe B en bordure de la ville, l'informa Qikung en s'emparant d'un siège. Consacré à l'exploration des courants magiques appliquée aux processus offensifs. Nous ignorons quand la chose s'est produite ; un mois, peut-être deux.

— Plus d'un mois ? répéta l'officier incrédule.

— Il s'agissait d'un établissement supposément secret où ne travaillaient que quelques hommes extrêmement compétents. Pour préserver son anonymat, nous avons décidé de réduire autant que possible nos échanges avec eux.

— C'est une politique éminemment périlleuse, observa Grenyl.

11. Le lecteur voudra bien constater l'absence d'un 'n' après le 'i'.

— Et probablement sotte, s’invectiva l’autre. Le bâtiment gît désormais en un tas de gravas déstructuré.

— Une offensive de l’extérieur ?

— Nous l’ignorons pour le moment. Je suis venu te trouver dès que j’ai su la nouvelle. »

Qikung, qui avait profité de ce dialogue pour dérouler une carte d’Al’jebr, déposa son document sur le bureau de Grenyl et pointa du doigt.

« Voilà ; il était sis en cet endroit. »

Le Sorcier se rendit compte que le Grand Maître des Expérimentations avait bien jugé de l’anonymat du laboratoire. Placé dans un bois à l’ouest de la ville, cerné par quelques collines et sans contacts abondants avec l’extérieur, seule l’architecture de la bâtisse devait avoir été susceptible de trahir sa raison d’être.

Il exprima sa pensée.

« Nous lui avons donné l’apparence d’une église Talyone, » lui fut-il répondu.

Ce choix parut malheureux à Grenyl. Bien qu’elle fût défunte, le peuple Talyon persistait à ne vénérer que la déesse de l’amour du panthéon arkionin. Or, dans les autres parties du monde, les supposés fidèles de cette divinité présentaient une tendance inavouable qui consistait à offrir les délices de la déesse pour quelque monnaie. C’était pourquoi les églises Talyones faisaient souvent l’objet de confusions avec des maisons de passe.

Néanmoins, le problème dépassait ces détails architecturaux.

« Je n’ai eu nulle nouvelle de mouvements suspects dans cette région, réfléchit-il à voix haute. Estimes-tu qu’un criminel endurci...

— Un instant, » l’interrompt Qikung en levant sa senestre.

Dans le même temps, il avait levé la main droite pour placer deux doigts sur son front. Grenyl comprit que l’homme venait d’entrer en communication télépathique.

Quelques secondes après cela, le Conjurateur reprit la parole :

« Je viens d’être informé que la plupart des créations produites là-bas ont été retrouvées — en piteux état, hélas. Trois corps ont également été retrouvés, dont celui d’un ancien collaborateur qui n’avait pourtant rien à faire là.

— Peut-il être responsable ? »

Un temps de réflexion.

« C’est possible. Ses expériences présentaient toujours moult périls ; toutefois, certains murs ont été démolis depuis l’extérieur. »

Certains, répéta mentalement Grenyl. *Certains murs seulement. Et les inventions sont toujours là. Qui pourrait vouloir détruire un laboratoire sans rien voler ? Et s'il venait de l'extérieur, pourquoi détruire quelques murs de l'intérieur ? Qui diable pourr-...*

L'idiome « qui diable » rappela à Grenyl qu'un démon rôdait en quelque part du monde. Un démon qui, d'après les rares éléments dont il disposait présentement, pouvait fort bien être le coupable qu'il cherchait.

« Je regrette, déclara-t-il alors, mais je n'ai plus d'hommes libres sous la main pour t'assister sur cette affaire. Je vais demander qu'on te mette en contact avec Ghyr. À moins que tu ne puisses... ?

— Non, j'en suis incapable à cette distance. Je pensais que tu le pourrais.

— Tu viens pourtant de communiquer avec tes gens proches du laboratoire qui sont bien plus lointains.

— Dispositif expérimental, capacités limitées. »

Grenyl hocha la tête pour signifier sa compréhension puis toucha l'esprit d'un subordonné à l'étage inférieur. *J'ai besoin*, transmit-il, *que vous cessiez dès l'instant vos rêvasseries perverses pour mettre le Grand Maître des Expérimentations Bassil Del'Abo en contact avec la Commandeure des Forces d'Enquête Tak. Exécution !* Puis il pria Qikung Unya de suivre un guide jusqu'au subordonné susdit.

Une fois seul, il prépara avec hâte un rapport pour l'Archimage Tajkarr et le Superviseur des Affaires Interplanaires, Neghental Romaj.



« Il est mort par ta faute, Heurys. Si tu n'avais lancé cet absurde défi...

— Sotte pensée que cela, mon frère. La faute est mienne pour avoir déclaré ces duels, certes, mais elle est également tienne pour lui avoir fait une confiance aveugle malgré sa blessure. Elle est sienne pour avoir refusé l'offre du seigneur Aniaj et de sa fille. Elle revient également à Sovtaj Garathor, de qui venait la blessure, et de ton fils — sans qui aucun de ces combats n'aurait eu lieu. Tu peux même accuser l'Empereur, puisque c'est lui qui a donné son aval tout en m'interdisant de me battre seule, et Egzyl qui a été incapable d'arrêter Luktyr avant qu'il rencontre Recidiv au Trepsyl. Tu peux te tourner contre ton épouse et toi-même, qui avez fait de Luktyr ce qu'il est aujourd'hui, contre nos parents qui t'ont fait ce que tu es, toi qui as fait de Luktyr ce qu'il est. Ou alors tu peux en vouloir simplement aux deux hommes qui l'ont effectivement occis et dont l'un vit encore. »

Un silence méditatif plana quelques secondes au-dessus de Draun. Qu'il fût ou non convaincu par ses paroles, il était clair que l'émotion qui l'avait poussé à accuser sa sœur avait déserté son esprit.

« Non-sens, décida-t-il enfin. Son adversaire l'aurait tué dans tous les cas et nous n'avions aucun contrôle sur la plupart des éléments que tu as cités. Les circonstances ayant été ce qu'elles étaient au moment où tu lançais ton défi, toi seule portes la responsabilité du combat et de ses conséquences, donc de son décès. »

Les yeux d'Heurys se plissèrent. Elle écarta ses lèvres l'une de l'autre pour laisser une nouvelle réplique cingler son frère et se retint lorsque ce dernier leva la main.

« C'est sans intérêt, décréta-t-il. Il est mort et il importe que nous l'honorions en tirant autant de bénéfices que possible de son sacrifice. La préparation du combat a interrompu momentanément l'activité de nos ennemis mais non le reste ; pendant ce temps, l'armée s'est assemblée et les généraux des vingt-cinq divisions se sont réunis aux portes de Klyd. »

Il ponctua cet exposé d'une œillade suspicieuse. Heurys, elle-même générale, avait dû être au courant de ces opérations. Elle réponse, elle écarta simplement les bras.

« L'Empereur lui-même a ordonné le silence le plus absolu. Il voulait probablement éviter les interférences entre les disputes de ses Conseillers et les affaires sérieuses.

— Hm. Il oublie qu'au beau milieu de ces disputes, nous sommes ceux qui assurent les alliances du Frak'sion. Nous partons, a-t-il dit, dans deux semaines. Il faut paralyser les autres pendant ce t...

— Les paralyser ? l'interrompt Heurys avec dérision. Qui donc ? Celui qui est tombé en disgrâce ?

— Cesse de te focaliser sur Syclett Modetransz. Cet homme est souffrant.

— Oh ? Et comment sais-tu cela, mon frère ?

— Les objets que me permet d'invoquer mon arme peuvent prendre n'importe quelle forme — dans la limite d'un volume réduit. Je ne crée que des lames courtes de sorte à détourner l'attention de leur véritable pouvoir. Assez, pour le moment ; je t'en révélerai davantage lorsque nous nous serons mis en marche.

— Ainsi soit-il. De qui, alors, parlais-tu sinon de ton adversaire avéré ? Des deux qui, humiliés par ta chère sœur, n'osent plus se montrer en public ? Ou des couards qui complotent dans l'ombre mais n'osent passer à l'acte et que ce duel aura probablement effrayés ?

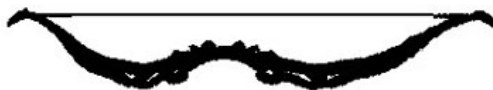
— Exactement. La belle-sœur de Syclett ne saurait demeurer de marbre face à la honte du couple Modetransz ; elle tentera d'utiliser les Hyttit contre nous. Nous ignorons de plus quels plans auront ourdi les autres familles pendant ces événements. Les Cheladar, les Garathor et les autres. Immater Hyel nous reste fidèle mais sa famille s'est liée aux Baraton. Je préfère ne prendre aucun risque et paralyser toute la vie politique cachée de Klyd.

— Pour deux semaines, rien que cela ? Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Morgrim, dans son dernier moment, m'a précisément donné la solution à ce problème particulier.

— Dis-m'en plus, mon frère. Quels furent les derniers mots de Morgrim ?

— Un seul mot. Lorsque je me suis penché sur son corps mourant, il serrait son stylet entre ses mâchoires. En me reconnaissant, il relâcha sa prise et dit : « vol ». »



À droite. À gauche. À droite. Encore à droite.

Mathy manquait de temps pour penser. Une vive lumière naquit devant elle qui ne persista qu'une fraction de seconde.

À droite.

Comme prévu, la voie s'ouvrait sur la droite. Une fois passé le virage, les murs de flammes fermèrent le chemin derrière elle. Elle courut tout droit pendant une ou deux secondes, puis une nouvelle lumière lui indiqua furtivement le chemin.

À droite.

La fréquence lui sembla s'accroître ; elle renforça le sort qui lui permettait de se mouvoir plus rapidement.

À droite.

Elle tenta de déterminer si elle parcourait une plus grande distance avant chaque nouvel embranchement. Ce faisant, elle sentit sa concentration se relâcher légèrement et abandonna donc cette réflexion supplémentaire.

À droite.

Un rythme paraissait s'installer lentement.

À dr-... à gauche !

Trop tard. Par une anticipation malheureuse, elle avait entrepris d'obliquer vers le mauvais côté. Le temps qu'il lui fallut pour se reprendre et corriger sa trajectoire, les imposants murs de flammes lui barrèrent le passage et se refermèrent autour d'elle. Puis ils disparurent.

« Deux de plus, » fit simplement Ladomnephys tandis qu'elle se laissait choir en position assise.

C'était le nombre de pièges évités avec succès. Mathy se sentit frustrée : elle trouvait ses progrès trop lents. Et son échec découlait d'un piège classique ! Mais il lui fallait poursuivre ses efforts.

Au beau milieu de cette mode fiévreuse pour les duels qui s'était emparée des étudiants depuis l'annonce de l'examen, elle avait respectueusement décliné toutes les provocations dont elle avait été destinataire... sauf une.

L'offre était venue d'un novice quelconque, un parfait inconnu. Songeant qu'elle prenait avec lui un risque minime, elle avait donc accepté. Et subi une défaite cuisante. Elle éprouvait néanmoins de la gratitude à l'endroit de ce garçon : d'une part, elle avait ainsi réalisé qu'elle négligeait trop l'aspect pratique de la magie — c'était, après tout, un outil et une arme — ; d'autre part, il avait accepté de ne divulguer auprès de personne l'issue de leur confrontation. Ce fut ainsi qu'elle avait trouvé la résolution de demander l'aide de Ladomnephys.

« D'où donc provient ce programme d'entraînement ? s'informa-t-elle.

— Du Frak'sion. »

La jeune noble écarquilla yeux et, malgré elle, eut un mouvement de recul. Elle était néanmoins trop épuisée par l'exercice pour amorcer une fuite véritable.

« Du... hésita-t-elle. Tu... tu viens du... Frak'sion ? Je croyais que les Frak'sionnaires étaient interdits sur le territoire du Maht Rys.

— Ils le sont. Qu'un Frak'sionnaire parvienne à infiltrer non seulement le Maht Rys mais aussi Al'jebr et le Conservatoire dénoterait un grave manquement dans les défenses de cette nation. »

Ces mots firent comprendre à la cadette des Kren'u'de Zomire que les liens qui unissaient son entraîneur à l'empire guerrier s'avéraient, tout au plus, ténus. Il devait donc être originaire d'ailleurs.

« Mais alors, comment connais-tu leurs méthodes ?

— Elles se répandent, » répondit l'autre.

L'entraînement proposé consistait à placer Mathy au beau milieu d'un labyrinthe de flammes. À chaque embranchement, un éclair minuscule indiquait la route à suivre pour rallier la sortie et, une fois passée la bifurcation, le passage était clos par des flammes supplémentaires. Et tout allait de plus en plus vite. Elle travaillait ainsi ses sens de l'observation, de réaction et de décision ainsi que ses sa capacité de traitement des informations et ses performances physiques. Ce dernier point était le plus ardu.

« Mais pourquoi m'entraînes-tu comme une Guerrière ? s'enquit-elle encore en se relevant.

— S'il y a un entraînement mieux adapté pour quelqu'un qui manipule la magie de la Santé, je suis incapable de le concevoir. »

Tandis qu'ils reprenaient le chemin de leur habitation commune, Mathy médita sur cette assertion. Sa magie lui permettait d'accroître la vitesse, la résistance, la force ou l'agilité d'un individu, de soigner ses plaies, de blesser ou de rendre malade.

Quoi de mieux en effet, pour elle qui rechignait à infliger quelque mal à autrui, qu'un entraînement qui lui permettrait de mieux éviter les assauts adverses en accroissant la coordination entre son corps et sa magie ?

Si cette formation portait ses fruits, elle disposerait du temps nécessaire, pendant ses combats, pour lancer des sorts plus raffinés — des sorts de paralysie, par exemple — pour vaincre sans infliger de dommages quelconques.

Lorsque les deux jeunes gens parvinrent en vue de leur porte, ils constatèrent qu'un tiers espérait leur arrivée. Yaka Ifokon, plus jeune représentant de la famille Drenoo'yon et l'un des nouveaux amis de Mathy, s'avança avec un grand sourire.

« Mathy ! se réjouit-il avec exubérance. J'étais en quête de quelque adversaire à fin de me comporter comme tout le monde et je me suis dit : « Tiens, je connais une jeune demoiselle qui évite soigneusement tous les combats, celle-là même qui dit toujours « Non, merci, j'aurais trop peur de te faire perdre du temps. » » ! »^{12 13}

La défiée jeta un œil sur Ladomnephys.

Il hocha la tête.



En quelque part au sud-ouest du Frak'sion, au beau milieu d'une nuit sans lune, deux individus humanoïdes se rencontrèrent.

Le premier ne mesurait guère plus de cinq pieds. Malgré l'obscurité, ce narrateur savait qu'il était imberbe, sa peau mate, ses yeux positionnés verticalement dans un visage pourvu de quatre narines et ses oreilles ancrées dans son crâne. C'était un ressortissant du Sijji, l'un des deux seuls pays du monde où l'on pouvait trouver des pyramides.

12. La joie des citations dans la pensée citée d'un personnage dialoguant.

13. Pfiou ! Cinq pages d'affilée sans note idiote en bas de page !

Le second eût pu passer pour un petit Frak'sionnaire par la taille. Avec sa peau qui hésitait entre le vert et le jaune, ses oreilles pointues de longueur moyenne, ses quatre doigts deux à deux opposables, ses yeux orange et ses défenses qui poussaient vers l'arrière du crâne, l'on pouvait deviner qu'il s'agissait d'un Orc de l'Alorondor. En outre, la forme du torse permettait de conjecturer que l'être était une femme.

« Mot de passe ! exigea le premier d'une voix grave et tendue.

— Pot de masse, fit la dame Orc d'une belle voix d'alto. Mot de passe ?

— Pas de messe.

— Bien. »

Ainsi assurés de leur identité respective par un système de sécurité à toute épreuve, tous deux s'approchèrent l'un de l'autre pour converser à leur aise.

« Je suis Kandir, premier fils du roi Akhen de la famille régnante des Aton du Siiji.

— Je suis Aigle Noir, bras droit et compagne de Lama Outré, roi des orcs. Quelles nouvelles, prince du Siiji ?

— Le Frak'sion a commencé à bouger. La moitié de l'armée Siijizaie l'accompagne. Mon père, le roi, m'a également prié de vous faire part de la venue d'un homme qui se faisait appeler Aliz'o et d-...

— N'en dis point davantage, petit prince. Cet homme nous a également fait l'honneur de sa présence.

— Vous avez connaissance de cet homme ? Quels liens partagez-vous av-...

— Aucun. Lama Outré maintient fermement la neutralité de l'Alorondor dans le conflit Frak'sionno-Maht Ryssiel. Que le Frak'sion se meuve, toutefois, est une excellente nouvelle. Fais savoir à ton roi de père que les orcs marcheront bientôt sur le Siivi ¹⁴.

— Il sera ravi de l'apprendre, déclara Kandir en tendant la main. Ce marché sera grandement bénéfique à nos deux peuples.

— Si Akhen tient sa parole, l'avertit Aigle Noir, il le sera. »

L'orc serra la main tendue. Puis tous deux se séparèrent.



14. Un voisin du Siiji et l'autre des deux seuls pays du monde où l'on pouvait trouver des pyramides.

Au fur que le temps passait, Kanpeki apprenait à ses dépens que la fin de l'hiver était la période la plus froide de l'année Maht Ryssielle. Elle subissait les basses températures malgré ses potions protectrices et passait l'essentiel de ses journées près du feu.

En cette soirée solitaire, une tempête déchaînait sa furie sur les plaines innocentes et paisibles qui abritaient Al'jebr. Assise près de l'âtre bienveillant, la jeune religieuse s'efforçait de bouter le climat hostile hors de ses pensées. Peine perdue. Depuis plusieurs semaines, peu après l'avènement de la saison froide, elle éprouvait quelque difficulté à apaiser son esprit et à méditer comme elle en avait coutume.

Par une association d'idées désormais bien connue, elle se demanda si Luktyr affrontait lui aussi les offenses hivernales de cette fin d'année. Les saisons suivaient-elle un cycle similaire dans le monde où il se trouvait ? Était-il seulement sensible au froid, lui qui souffrait tant de la chaleur ?

Son humeur morose l'emporta bientôt sur la rigueur de son esprit. Pourquoi avait-elle choisi de demeurer au Maht Rys, plutôt que retourner en sa contrée pendant les deux ans que Luktyr nécessiterait pour maîtriser les arts magiques ? Qu'avait-elle pensé ? Et d'ailleurs, deux années suffiraient-elles vraiment ? Cette discipline était-elle si aisément abordée ?

Et encore, je pense à Luktyr. Malgré elle, sa main droite se dirigea vers son ventre, puis un peu plus bas. Bientôt ses doigts se trouvèrent là où les bonnes mœurs eussent exigé qu'ils ne se situassent jamais.

Prenant soudainement conscience de ce qu'elle faisait, elle retira brusquement son bras. *Non !* se réprimanda-t-elle avec force, presque avec rage. Elle avait toujours su se tenir à l'écart de cette tentation ; pourquoi y cédaient-elle maintenant ? Était-ce à cause de l'hiver ? de la solitude, plus aiguë encore qu'au monastère de Pôm ? ou du souvenir de Luktyr ?

Sa réflexion et sa colère connurent leur fin au moment où quelques coups furent frappés à sa porte. *Letruqq ne frappe jamais*, se souvint-elle. *Qui donc pourrait braver ce blizzard pour visiter une bicoque isolée ?*

Soudain méfiante, elle décocha quelques coups de pieds dans les airs devant elle. *Molle et lente.* Elle avait pris l'habitude, depuis sa confrontation avec L'aggar, de boire deux de ses potions à chaque repas. Elle venait toutefois d'achever son souper et l'effet des philtres se faisait attendre.

Tant pis. Si cette visite s'avérait honnête, il eût été cruel de patienter davantage. Elle s'assura donc que son masque recouvrait bien son visage, actionna la poignée, fit pivoter le battant sur ses gonds et découvrit un Pôméen.

Plus surprise qu'elle n'aurait pu le dire, elle en oublia le froid et le vent

qui s'engouffraient violemment entre ses murs. Elle plaça sa main droite tendue, ouverte et doigts vers le ciel, devant son plexus et salua l'autre d'une inclinaison de la tête.

« Pôm, mon frère, » lui dit-elle.

L'impromptu imita son geste mais non sa parole :

« Pôm, ma fille, répondit-il. Puis-je entrer ?

— Euh... oui ! bien entendu ! »

Ce sur quoi elle s'effaça pour permettre au moine de pénétrer en ces lieux. *Ma fille ?* s'étonnait-elle. *Ce serait un moine supérieur ? Ici ?* Elle lui indiqua un fauteuil et formula une excuse de circonstance pour le temps que requerrait la préparation d'un thé.

« On m'avait dit que j'encontrerais une compatriote sous ce toit, glissa l'homme quand elle l'eût rejointe. Je suis heureux de constater la véracité de ce renseignement. Es-tu bien Kitarano Kanpeki ?

— Est-ce pour moi qu'un moine supérieur a ainsi surmonté la distance et les intempéries ? »

Kanpeki fut choquée, plus encore que son interlocuteur, par l'aspect direct de la question. Si elle avait nourri quelque doute quant à son humeur, cette impolitesse s'empessa de le soumettre à un régime sans aliments.

« Les rudes conditions dans lesquelles tu as choisi de vivre ont endurci ton caractère, » observa son aîné.

Elle ouvrit la bouche pour se disculper à l'endroit de sa rudesse mais il poursuivit :

« C'est bien ; j'apprécie un discours franc. »

Il n'y avait rien à répondre à cela et la jeune fille s'abstint de tout commentaire. *Trois apparitions dans le même chapitre...* songeait-elle. *Et quelles apparitions ! J'espère que cela va cesser à ce stade.* Elle observa son supérieur. Pour le moment, il avait penché sa tête vers l'avant, à l'horizontale. Il retira son masque, approcha la tasse de thé de ses lèvres et se redressa pour boire une gorgée. Puis il effectua les opérations inverses avant de se redresser¹⁵ et de faire face à Kanpeki.

« Je vais être franc de même, reprit l'invité avec une voix qui fit craindre

15. Malgré son origine sécuritaire, le masque traditionnel que portent les Pôméens est devenu un élément essentiel de la vie sociale. Montrer le bas de son visage en présence d'autrui constitue un signe d'intimité profonde, voire d'invitation au baiser ; c'est la raison pour laquelle ce moine prend tant de précautions pour l'occulter. D'ailleurs, les jeunes Pôméennes qui, la nuit, négligent leur masque sont considérées par les gens du commun comme indécentes et l'on ne s'étonne plus lorsqu'elles subissent diverses agressions.

à son hôtesse que le thé ne fût trop chaud. Le CIDRE s'est penché derechef sur les raisons de ton départ et il souhaite que tu abandonnes ton dessein pour réintégrer nos rangs.

— Que je... Mais... pourquoi ? bredouilla Kanpeki. Les membres du CIDRE ont longuement pesé leur décision avant de me donner leur aval. Pourquoi changeraient-ils d'opinion maintenant ?

— À dire le vrai, nous sommes revenus sur cette opinion quelques semaines après ton départ. Je ne puis t'en donner la raison. »

« *Nous sommes revenus ?* » Il prétend donc être un membre du Cercle ? S'est-il produit quelque chose en mon absence ?

« Pardonnez mon impertinence, mon père, mais... qui êtes-vous ? Je pensais connaître tous les honorables moines qui composent le CIDRE et, ma foi, vous semblez très jeune pour y avoir été admis. »

Son interlocuteur, qui lui semblait n'avoir guère plus de trente ans, arbora un sourire compatissant qu'elle perçut malgré son masque.

« Maîtresse Suko a pris sa retraite et j'ai été désigné pour la remplacer. Je me nomme Djémo. »

À l'ouïr de ce nom, la première pensée de Kanpeki fut : *Un nom étranger...* Elle remarqua alors les mains à quatre doigts. Les étrangers qui adhéraient au Pôménisme étaient éduqués dans une aile spécifique du monastère ; il était donc naturel qu'elle ne le connût point.

Sa seconde pensée fut un souvenir : « *Je me nomme Ladomnephys Ulcerigo Cerminefic. C'est un prénom.* » En somme, elle avait face à elle un homme non originaire de la nation de Pôm trop jeune pour être accepté au sein du CIDRE et qui, en sus de prétendre le contraire, usait d'assertions ambiguës. Bien qu'elle eût conscience que la formule « Je me nomme X » était fort répandue, ces éléments réunis la rendirent soupçonneuse.

« Et quel est votre nom véritable ? s'enquit-elle en affectant l'innocence. Je veux dire... vous vous nommez vous-même ainsi, mais... »

— Quelle sorte d'interrogation est-là ? s'offensa l'autre. Je ne suis connu que sous un nom, jeune initiée, et je te saurai gré de m'épargner ta méfiance. Tu as réalisé, je pense, que je suis membre du CIDRE. Un comploteur pourrait-il être incorporé au CIDRE ? »

Argument classique, analysa l'hôtesse de ces lieux en reconnaissant là un raisonnement Luktyrien. *Ferais-je ce que je suis en train de faire si j'étais qui l'on me soupçonne d'être ?* L'expérience montre que, bien souvent, la réponse est affirmative.

« Il apparaît que ton idéologie personnelle s'est détournée de la Sainte

Éthique de Pôm, jeune Kitarano, se lamenta Djémo d'un ton doux. Je me vois contraint de t'imposer l'alternative suivante : reviens auprès de nous pour redresser ta voie ou sois reniée par l'Ordre. »

L'eslecture¹⁶ qu'il lui demandait de faire s'opposait en tous points à la doctrine qui lui avait été inculquée depuis sa tendre enfance. Ce fait acheva de convaincre Kanpeki que l'homme complotait effectivement et qu'il relevait de son devoir de lui opposer un refus ferme.

« Je regrette, déclara-t-elle avec douceur, mais je ne puis déceimment croire que vous faites partie de l'Ordre. »

L'autre s'écarta d'elle avec une lueur triste dans son regard. Lorsqu'il parla, sa voix résonna avec faiblesse :

« S'il en est ainsi, laisse-moi te convaincre du contraire. »

Un silence timide passa discrètement sa tête sur la scène. Puis, effrayé, il déguerpit précipitamment lorsque le moine s'égosilla soudain :

« Saisissez-la ! »

16. Le choix.